



Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie
Lectures (2002-2010)

Valérie November, Les territoires du Risque. Le risque comme objet de réflexion géographique, Berne : Peter Lang, 2002.

Stéphane Callens



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/1319>
ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Stéphane Callens, « Valérie November, Les territoires du Risque. Le risque comme objet de réflexion géographique, Berne : Peter Lang, 2002. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Lectures (2002-2010), Publications de 2002, mis en ligne le 30 janvier 2003, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/1319>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Valérie November, Les territoires du Risque. Le risque comme objet de réflexion géographique, Berne : Peter Lang, 2002.

Stéphane Callens

- 1 Le territoire et le risque entretiennent des relations étroites. L'entreprise courageuse de Valérie November, qui réalise ses recherches au département de géographie de l'Université de Genève, consiste en une exploration de ces relations, tout en se tenant dans un cadre d'une discipline, celle de la géographie.
- 2 L'ouvrage indique les grandes traditions de prise en compte des risques en géographie. Certains praticiens du risque distinguent le risque spéculatif, qui apporte la possibilité de gain ou de perte, du risque pur, qui ne donne que des possibilités de perte. Toute une tradition de géographie commerciale et économique est attachée à une conception du risque spéculatif. La géographie indique l'état du monde, et incidemment des opportunités d'échanges. Les manuels de géographie commerciale indiquaient aux négociants les denrées propres à chaque lieu de commerce. Cette conception est celle, par exemple d'Ibn Khaldûn au quatorzième siècle ou de Malte-Brun au dix-neuvième siècle. Le vingtième siècle a été plus tourné vers les " Disaster Studies ", l'étude des risques majeurs, la forme extrême du risque pur. L'œuvre la plus marquante a été celle de Gilbert White, spécialiste des zones inondables, qui a développé une nouvelle géographie humaine tenant compte des questions de perception des risques.
- 3 Les géographies du risque appartiennent soit aux sciences sociales (par exemple aux Etats-Unis), soit aux sciences physiques, à travers la géomorphologie, l'hydrologie, ou la climatologie (par exemple, en Angleterre). Elles hésitent entre une systémique sans territoire et un zonage fonctionnel. Pour restaurer les conditions d'une compréhension de la relation risque-territoire, il s'agit de s'affranchir de délimitations trop strictes. Ces délimitations sont de trois ordres :

- 4 1 - Si la géographie des risques est une famille déchirée entre la géographie physique et la géographie humaine, ce déchirement est d'autant plus important qu'une forte dissociation est faite entre nature et culture. Valérie November plaide pour une réconciliation, et s'appuie sur les hybridations de l'humain et du non-humain mis en avant par l'anthropologie des sciences de Bruno Latour.
- 5 2 - La mise en perspective historique indique la focalisation excessive sur les risques majeurs, événements perçus comme quasiment exogènes par rapport au territoire. Les économistes s'intéressent depuis Schumpeter à des dynamiques endogènes de destruction/création. La destruction/création, et non la seule destruction par un aléa exogène, pourrait aussi recevoir une traduction géographique.
- 6 3 - Les études ont une approche trop souvent fragmentée. Ce manque d'ambition ne semble pas sans remède, par exemple en gestion des risques des collectivités territoriales, certaines études ont déjà porté sur l'ensemble des traductions de connaissance du risque dans chaque entité d'administration.
- 7 Le programme méthodologique de Valérie November insiste beaucoup sur la dimension imaginaire du territoire. Le Territoire n'est qu'une connaissance du risque. Ces coordonnées imaginaires se traduisent dans le plan réel à partir de "traductions, alliances, intéressements". Ce programme méthodologique peut être résumé à travers trois termes : dynamique, réseaux, pouvoir-capacité.
- 8 1/ *Dynamique*. La cartographie des risques est trop prenante. Cette cartographie "point-ligne-surface" n'est pas stable selon l'échelle de la carte. L'opposition entre des risques avec un "bassin naturel" et des risques diffus s'atténue lorsqu'il est pris en compte les "lignes", c'est-à-dire les réseaux. Par exemple, pour le risque incendie, qui est considéré comme un "point", c'est-à-dire un risque diffus, son traitement repose sur des réseaux d'alerte et de bouches à incendie, c'est-à-dire des "lignes". Une stratégie de spécialisation des espaces est génératrice de dynamique d'accumulation de risques en longue période : or, un usage intuitif de la cartographie des risques va constituer à spécialiser les espaces. L'exemple du boulevard urbain est celui d'une permanence historique de risques. Cette permanence a pour point de départ une spécialisation de la voirie: pour la traction hippomobile, le plus commode est une voirie basée sur de larges plates-formes comparables à celle d'un hippodrome. Le réemploi par l'automobile en fait un point de fixation des conflits entre usagers, en particulier ces larges plates-formes sont désastreuses pour les piétons. La géographie a une épistémologie structurale, tandis que les risques sont passés d'une conception assez fortement spatialisée à des débats contemporains (précaution, développement durable...) qui mettent en avant l'axe temporel. La géographie des risques doit donc s'occuper des dynamiques de structure, comme par exemple, celle des réemplois.
- 9 2/ *Réseaux*. Valérie November fait référence à la théorie de l'acteur-réseau développé par Bruno Latour. Dans le plan cartographique, comme pour la notion de pouvoir, le concept de réseau apparaît central dans l'épistémologie géographique de Valérie November.
- 10 3/ *Pouvoir-capacité*. Les biologistes définissent le territoire à partir d'une hégémonie locale, suivant en cela la définition commune du territoire, comme inscription spatiale d'un pouvoir. Le Territoire renvoie aujourd'hui sans aucun doute à des systèmes de pouvoirs imbriqués en réseaux, très éloignés du schéma de la simple hégémonie locale. Des intuitions sur les relations entre risque et pouvoir présentes dans l'ouvrage de Valérie November restent à développer : il est suggéré, par exemple, que la capacité de

mobilité va modifier la traduction d'une connaissance du risque, ou encore que le risque n'existe peut-être qu'en fonction des capacités, des pouvoirs que les hommes ont sur leurs propres vies. Ces suggestions demandent à être approfondies, mais c'est le propre de l'ouvrage d'épistémologie d'ouvrir des veines nouvelles de travaux, et d'exiger un grand recul pour en apprécier la portée réelle.

¹¹ Consulter le site de Valérie November

¹² [© Callens - Revue Développement durable et territoire - janvier 2003]

AUTEUR

STÉPHANE CALLENS

Stéphane Callens est Professeur d'économie, à l' Université de Bretagne. callens@univ-lille1.fr